

LETTRÉ DE BEIJING

PAR LÉONARD ZAMOR



On se lève tôt à Beijing.* Dès l'aube, la ville s'ébranle. Dans la brume frileuse du petit matin, un flot ininterrompu de bicyclettes, d'autobus bondés à craquer et de voitures engorgent les artères de la ville.

Sur les trottoirs, les petits marchés s'installent peu à peu. La vie reprend. J'ai atterri il y a peu de temps sur la planète Chine, et voilà que j'y ballade mes naïvetés et mes préjugés, à l'affût de l'exotisme, guettant la différence. Mes pérégrinations matinales me conduisent à Tiantan, au parc du Temple du Ciel. Ce vaste parc datant de la période des Ming est un des lieux de détente privilégiés de la capitale. On s'y réunit de grand matin pour jouer aux cartes, pratiquer le Tai Chi, écouter de la musique... Ma présence attire certes quelques regards plus surpris que curieux, et quelques sourires d'incrédulité. Mais une fois la surprise passée, chacun poursuit son activité. Dans l'une des galeries du parc – signe des temps – un groupe mixte de personnes d'un certain âge apprend à danser le rock-and-roll au son du vieux «tube» français «Promenez-vous sur la Costa del Sol». Il fait dix sous zéro.

Mme Deng, la soixantaine bien portante et souriante, est professeur de nutrition. Depuis un an, m'explique-t-elle, le «disco» a remplacé le Tai Chi comme exercice matinal des membres de son institut. Elle croit que c'est pour le mieux. «Le sang circule», ajoute-t-elle, avant de se remettre à danser.

«Le sang circule.» Voilà une phrase qui pourrait également décrire les effets, sur la société chinoise, de la politique réformatrice élaborée il y a dix ans par Deng Xiaoping. Après trente ans de sclérose maoïste, la Chine avait décidé de «s'ouvrir sur l'extérieur et de moderniser à l'intérieur» pour devenir «plus riche et plus forte».

Une simple promenade dans Beijing fait découvrir un foisonnement d'entreprises collectives ou individuelles, de marchés libres bien

fournis, de colporteurs de toutes sortes. La grande réussite de la réforme est sans doute d'avoir regénéré l'esprit d'entreprise traditionnel des Chinois qui, sous Mao Zedong était voué aux gémonies. Les chiffres à cet égard sont éloquentes. Selon le quotidien de langue anglaise *China Daily*, plus de 24 000 nouvelles entreprises ont été créées à Beijing en 1988, ce qui porte le total à plus de 106 000, principalement dans le secteur tertiaire (services, boutiques, transport, restauration).

À Wangfujing, l'une des principales artères commerciales de Bei-

... le nombre de jeunes «en attente d'un emploi», selon l'euphémisme consacré, augmente. Le chômage et l'inflation, deux plaies capitalistes ont donc fait leur apparition en Chine, et cela déconcerte les esprits.

jing, on se prépare fébrilement pour la «fête du printemps», le Nouvel An chinois. La foule se presse, multicolore, impatiente pour acheter des victuailles, des cadeaux et, bien entendu, des feux d'artifice.

De nombreux magasins offrent des produits auxquels la plupart des Chinois ne pourront que rêver : des montres suisses, des micro-ordinateurs, des machines à laver, etc. C'est pour cela que lorsque l'on se promène dans les artères commerciales de Beijing, on a souvent l'impression que toute cette exhibition de consommation tient avant tout de la façade, du tape-à-l'oeil. La Chine cherche à se donner une image moderne à peu de frais.

Ouverture sur le monde ? Certes. Mais surtout une fascination devant tout ce qui est américain : l'anglais, la musique «disco», le dollar... Non loin de la lamaserie de Beijing, des jeunes Chinois font la queue

pour goûter à une tranche d'Amérique dans un ... poulet Frit Kentucky qui a ouvert ses portes récemment. Bref, l'émulation de l'Amérique, comme c'est souvent le cas dans les pays du tiers-monde, ici aussi passe par le pire. Quoi qu'il en soit, la société chinoise semble un peu plus ouverte, un peu plus variée, mais aussi plus individualiste, la recherche d'une certaine originalité n'étant plus traitée comme un comportement déviant à réprimer.

Cela dit, la réforme ne se fait pas sans heurts, et déjà on sent les signes d'un dérapage économique et les soubresauts d'une crise sociale. Il y a d'abord l'inflation. Si dans un premier temps la libéralisation économique a contribué à faire augmenter le salaire moyen, cette progression n'a pas suivi la hausse vertigineuse des prix. Depuis 1984, en effet, le gouvernement a libéré les prix de nombreux produits afin d'encourager la production.

Résultat : le taux d'inflation de 3 p. 100 qu'il était en 1984, s'élève aujourd'hui à plus de 25 p. 100 et atteint même 60 p. 100 pour certains produits alimentaires comme les fruits et la viande. Dans la population, particulièrement dans la classe ouvrière, le mécontentement grandit. Pour apaiser les esprits, le gouvernement a décidé de surseoir, pour au moins deux ans, à toute nouvelle libéralisation des prix. Les entreprises doivent faire des profits et elles ne peuvent garder que les ouvriers qui produisent. Ainsi, le nombre de jeunes «en attente d'un emploi», selon l'euphémisme consacré, augmente. Le chômage et l'inflation, deux plaies capitalistes ont donc fait leur apparition en Chine, et cela déconcerte les esprits.

La réforme a en outre donné naissance à une nouvelle classe montante composée de technocrates, d'entrepreneurs et de commerçants. Ce sont eux qui ont profité de la libéralisation économique. À titre d'exemple, citons le cas du petit commerçant qui vend des chemises

sur les trottoirs de Beijing et qui peut gagner jusqu'à 200 yuan (environ 60 \$) par jour, soit deux fois plus que le salaire ... mensuel d'un ouvrier ou même d'un professeur d'université. Après trente ans d'un relatif égalitarisme, les inégalités sociales sont difficiles à accepter. Surtout lorsque les temps sont durs. Car la vie quotidienne de la grande majorité des Chinois, malgré les améliorations survenues au cours des dix dernières années, continue d'être ponctuée de petites et grandes misères : conditions de logement particulièrement mauvaises, lourdeurs d'une bureaucratie méprisante, difficultés des déplacements, sursaturation du réseau ferroviaire (réussir à sortir de Beijing en train est une véritable loterie). En ce qui me concerne, j'ai dû attendre trois jours pour obtenir une place vers ma prochaine destination.

À la population qui avait pris au pied de la lettre les promesses de démocratie, le gouvernement propose une «dictature démocratique populaire». Concept hautement sur-réaliste dont l'objet est de justifier et de perpétuer l'hégémonie du Parti Communiste sur la vie politique du pays. Par ailleurs, les dirigeants, tout en prêchant la libéralisation, n'ont pas hésité à lancer de multiples campagnes contre «le libéralisme bourgeois» et, sur le plan culturel, contre la «pollution spirituelle». Ajoutons à cela la répression parfois violente des mouvements de libération de minorités ethniques, notamment au Tibet, et nous avons l'image d'un gouvernement qui craint que ses propres réformes remettent en question sa légitimité et qui est prêt à tout pour assurer sa survie.

Un proverbe chinois dit : «Lorsque l'on vit dans le miel, on ne connaît pas le goût du sucre.» Mais grâce à une politique d'ouverture qui a favorisé les échanges commerciaux et culturels avec l'étranger, et grâce aussi à une plus libre circulation de l'information, de plus en plus de Chinois se rendent compte du retard qu'ils ont accumulé; ils connaissent le «goût du sucre» et en redemandent. □

Léonard Zamor est rédacteur pigiste, auteur de nombreuses chroniques de voyage.

*Note de la rédaction : l'article nous a été envoyé de la Chine, avant que commencent les démonstrations étudiantes vers la fin d'avril.